

# Numérique & Etudiants

## S'informer : une pratique socialement différenciée chez les étudiant.e.s

Marine Duval et Perrine Hagues

Si la vie des étudiant.e.s est marquée par des apprentissages ancrés dans le milieu universitaire, c'est également l'occasion de découvrir le monde qui les entoure grâce aux actualités. Mais comment s'informent-ils/elles ? En s'appuyant sur les données issues de l'enquête POF, nous proposons de mettre en lumière différentes variables qui interviennent dans la quantité, le choix et la fréquence de mobilisation de supports d'information. Nous compléterons cette analyse par la mise en relation de ce premier facteur avec leur réussite universitaire.

Depuis la fin des années 1990, la démocratisation de l'accès à internet à travers divers outils numériques, que ce soit l'ordinateur ou le téléphone portable, a impliqué des modifications dans la manière dont les individus appréhendent le monde qui les entoure. Ainsi, suite à la publication de l'article de Marc Prensky intitulé "Digital natives, Digital immigrants" [1], les individus nés entre 1980 et 2000 peuvent être considérés comme des "natifs numériques", aguerris face aux différents usages d'internet. Cette accessibilité élargie s'est accompagnée d'une diversification de l'offre d'information en ligne [2], permettant aux jeunes de se renseigner plus aisément.

Par conséquent, il paraîtrait évident de penser que les étudiant.e.s utilisent massivement le numérique pour s'informer, et cela, de manière égale.

Cependant, comme le rappelle Pierre Bourdieu, la jeunesse ne constitue nullement une catégorie homogène tant d'un point de vue social que culturel [3]. Cette affirmation est confirmée à travers différentes enquêtes sur la consommation de l'actualité des individus, mais peu se concentrent exclusivement sur les étudiant.e.s.

Ainsi, grâce aux données quantitatives recueillies dans le cadre d'une enquête universitaire de grande ampleur (encadré 1), nous tâcherons de répondre à la question suivante : alors que l'accès à l'information s'est démocratisé, comment se fait-il que l'on puisse observer des disparités dans la mobilisation des ces dernières chez les étudiant.e.s ? Quelles sont les variables à prendre en considération afin d'expliquer ces différences dans la consommation de l'information, comment se traduisent-elles et quelles sont les conséquences sur la réussite universitaire des individus ?

### Les étudiant.e.s : des *digital natives*, vraiment ?

Avant toute chose, il paraît nécessaire d'établir un constat sur les pratiques de consommation de l'actualité chez les étudiant.e.s.

#### Encadré 1. Méthodologie de l'enquête menée sur les usages sociaux du numérique par les étudiant.e.s

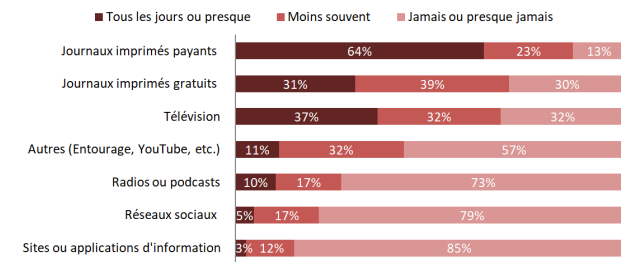
L'enquête sur laquelle s'appuie cette étude a été réalisée par les étudiant.e.s et enseignant.e.s en sociologie des Universités du Havre, de Grenoble et de Brest. Ces dernières font partie du collectif POF (Paris-Ouest-France) dont l'objectif est de mener chaque année une enquête par questionnaire en fonction d'un sujet donné *avec* et *sur* les étudiant.e.s. L'édition 2020-2021 s'est intéressée aux usages sociaux du numérique de cette population. L'élaboration et la passation des questionnaires se sont déroulées entre les mois de septembre et décembre 2020. Par ailleurs, nous pouvons préciser qu'en raison de la crise sanitaire actuelle liée à la Covid-19, cette passation a été effectuée de manière dématérialisée. Malgré ces conditions, 9995 questionnaires complets ont pu être retournés, permettant de récolter de nombreuses données tant sur les caractéristiques sociodémographiques des enquêté.e.s que sur leur mobilisation du numérique au sein et en dehors du contexte universitaire.

Dans le questionnaire de l'enquête menée, il leur a été proposé sept modalités de réponse. Grâce à la figure 1, nous pouvons noter que ces derniers.ères mobilisent plus fréquemment des sources d'information matérialisées, à savoir les journaux papiers payants ou gratuits, que des moyens d'information dématérialisés. En effet, seul 13% et 30% des sondé.e.s déclarent ne jamais ou presque jamais mobiliser les supports tangibles à des fins informatives, contre 79% et 85% respectivement pour les réseaux sociaux et les sites ou applications d'information.

Ainsi, ces données peuvent remettre en question la caractérisation des jeunes étudiant.e.s comme des *digital natives*, en tout cas concernant la mobilisation d'outils numériques pour suivre l'actualité.

Les résultats obtenus peuvent être expliqués par l'émergence récente de *fake news* dans les médias, et plus particulièrement sur internet et les réseaux sociaux, comme Facebook et Twitter.

Figure 1. Fréquence de mobilisation de différents moyens d'information chez les étudiant.e.s



Source et champ : Enquête du collectif POF sur les usages sociaux du numérique des étudiant.e.s au sein des Universités du Havre, de Grenoble et de Brest (n = 9995).

Lecture : 64% des étudiant.e.s sondé.e.s utilisent des journaux imprimés payants pour s'informer de manière quotidienne ou presque, contre seulement 3% pour les sites ou applications d'information.

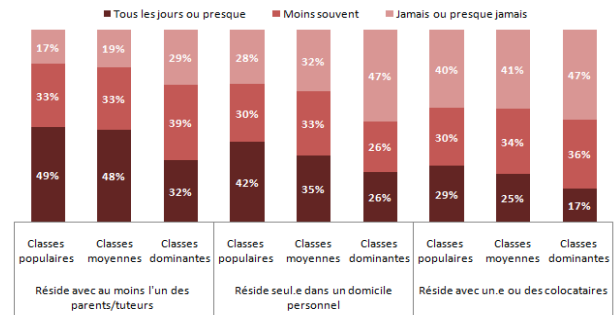
Si Boyadjian rappelle que les jeunes constituent la population la moins “touchée” par les infox [4], cela ne leur empêche pas pour autant de se méfier des informations partagées de manière numérique. Par ailleurs, rappelons que le questionnaire sur lequel se basent nos résultats s'inscrit dans le contexte sanitaire actuel, sujet à de nombreuses *fake news*, mais également à des théories complotistes. Dans la même lignée, selon l'étude de Viavoice [5] réalisée entre le 4 et le 8 septembre 2020, la moitié des Français.e.s considèrent que l'information sur la Covid-19 est traitée par les journalistes et les médias de façon anxiogène, excessive pour 45% d'entre eux et catastrophiste pour près d'un tiers. Ainsi, ces éléments peuvent laisser penser que les actualités centrées autour de la pandémie impliquent à la fois un “ras-le-bol” et une vigilance accrue envers les moyens d'information dématérialisés. En réponse, nous pouvons supposer que les étudiant.e.s privilégient les supports papiers pour s'informer, laissant émaner un sentiment de confiance plus prononcé que pour les actualités notamment issues d'internet.

### L'influence des variables résidentielle et de classe sociale sur le support utilisé : l'exemple de la télévision

Malgré les éléments que nous venons de citer, nous constatons qu'un moyen d'information dématérialisé se distingue des autres en raison de sa fréquence de mobilisation chez les étudiant.e.s : il s'agit de la télévision. Cependant, son utilisation diffère selon l'origine sociale (encadré 2) et le lieu de résidence des individus (figure 2). Tout d'abord, nous pouvons remarquer qu'à classe sociale égale, les étudiant.e.s mobilisent plus fréquemment le petit écran comme moyen d'information lorsqu'ils/elles habitent avec au moins un de leurs parents et/ou tuteurs que lorsqu'ils/elles résident seul.e.s ou en colocation. Ce constat est d'autant plus flagrant lorsque l'on compare ce dernier mode d'habitat avec le fait d'être logé sous le même toit que ses parents et/ou tuteurs; en effet, les écarts entre ces deux modes de résidence sont les plus prononcés alors que les étudiant.e.s vivent dans les deux cas de figure avec d'autres individus. La seconde observation que nous pouvons effectuer concerne l'influence de la PCS des parents sur l'utilisation de la télévision chez leurs enfants : ainsi, peu importe le lieu de résidence des étudiant.e.s, la mobilisation de ce support est systématiquement plus fréquente chez les individus de classes populaires que pour ceux issus des classes moyennes et dominantes.

Ce constat rejoint les conclusions de différents travaux : s'il est montré que les individus faisant partie des catégories sociales populaires s'informent de manière privilégiée grâce aux journaux télévisés, souvent comparés à des “grande[s] messe[s]” réunissant toute la famille [6]; ceux issus des classes supérieures rejettent ce moyen d'information considéré comme désuet [7].

Figure 2. Fréquence de mobilisation de la télévision comme moyen d'information selon la PCS de la mère croisée avec le lieu de résidence des étudiant.e.s depuis septembre 2020, en dehors du confinement de cet automne



Source et champ : Enquête du collectif POF sur les usages sociaux du numérique des étudiant.e.s au sein des Universités du Havre, de Grenoble et de Brest (n = 9995).

Lecture : 49% des étudiant.e.s appartenant aux classes populaires (selon la PCS de leur mère) et résidant chez au moins l'un de leurs parents/tuteurs ont mobilisé tous les jours ou presque la télévision afin de s'informer, contre 32% des étudiant.e.s appartenant aux classes dominantes dans des conditions d'habitat similaires et à la même fréquence.

### Encadré 2. Classification des Professions et Catégories Socioprofessionnelles (PCS)\*

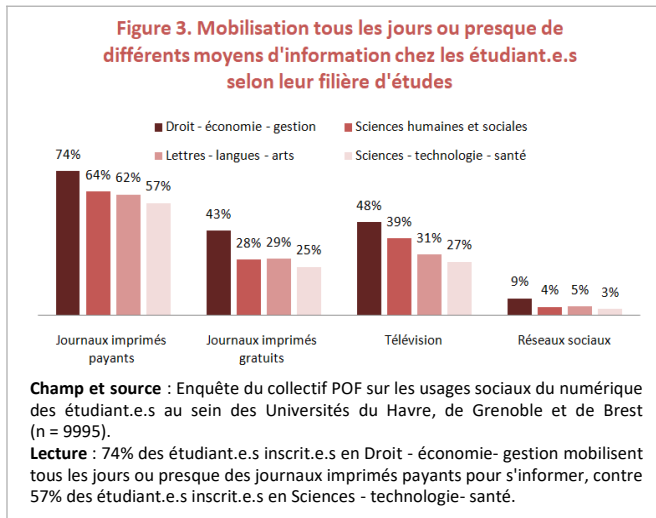
La nomenclature des PCS, créée par l'INSEE en 1982, sert à classer l'ensemble de la population selon 8 groupes socioprofessionnels associés à un chiffre et à une dénomination. En 2018, l'INSEE répartit ces catégories en 3 grandes classes sociales. De cette manière, on retrouve dans les **classes dominantes** les Cadres et professions intellectuelles supérieures (3). Puis, les Agriculteurs exploitants (1), les Artisans, commerçants et chefs d'entreprises (2) appartiennent quant à eux aux **classes moyennes**. Enfin, les Employés (5) et les Ouvriers (6) sont compris dans les **classes populaires**. Notons que les Retraités (7) ne sont pas comptabilisés comme un groupe à part puisque les parents à la retraite ont été répartis dans les six premiers groupes de la population active que nous venons de citer en fonction de la dernière profession exercée. Pour terminer, les Autres personnes sans activité professionnelle (8), étant très largement minoritaires, n'ont pas été prises en considération.

\* Conventionnellement, il est admis de mobiliser la PCS du père plutôt que celle de la mère car les premiers constituent généralement la source principale de revenus dans un ménage. Dans notre cas, que ce soit la PCS du père ou de la mère, les tendances allaient dans le même sens, mais les écarts étaient plus prononcés en prenant la PCS de la mère, justifiant alors ce choix de variable.

Enfin, bien qu'en matière de suivi de l'actualité, Boyadjian souligne que l'utilisation de la télévision est “moins ritualisée” et collective que par le passé” [4], la prédominance quant à sa mobilisation au sein des classes populaires est un marqueur du phénomène de socialisation. Cette notion, traitée par Muriel Darmon en 2006 dans son ouvrage du même nom [8], correspond à « l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit [...], par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert [...] des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement ». De cette manière, les logiques dans le mode d'exposition mais également de consommation de l'information chez les étudiant.e.s varient selon le milieu social auquel ils/elles appartiennent et sont d'autant plus influencées selon leurs conditions d'habitat.

## Une consommation de l'information contrastée selon la filière et le niveau d'études

Désormais, nous allons nous intéresser plus spécifiquement aux caractéristiques relatives aux études universitaires. Pour cela, nous nous appuyons sur la filière (figure 3) et le niveau d'études (figure 4) des individus.



Pour étudier l'influence de la filière d'études sur la mobilisation de supports pour s'informer, prenons les quatre modalités de réponses pour lesquelles les résultats étaient les plus intéressants. Nous constatons qu'à fréquence égale, ce sont les étudiant.e.s inscrit.e.s en Droit-économie-gestion qui utilisent le plus les différents moyens d'information proposés et qu'*à contrario*, ceux et celles en Sciences-technologie-santé mobilisent le moins ces différents supports par rapport aux autres filières (encadré 3).

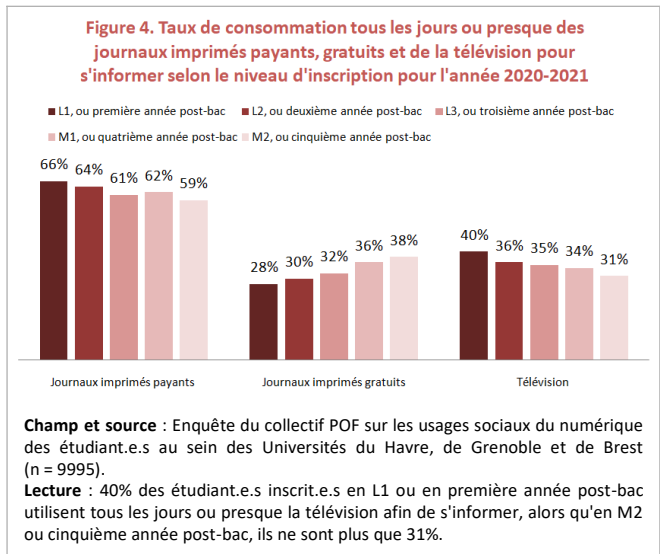
**Encadré 3. Classification des filières d'études au sein de cette enquête**

Le questionnaire de cette enquête comportait 22 choix de filières. Afin de faciliter la lecture des données, ces dernières ont été recodées et sont désormais classées en quatre grandes catégories. Nous allons vous donner quelques exemples afin de mieux comprendre ces regroupements. Ainsi, **Droit-économie-gestion** comprend les filières attachées à l'Administration, au Droit, et à l'Économie gestion; tandis que celles de Sociologie, Sciences politiques et Sciences de l'éducation sont inscrites dans la catégorie **Sciences humaines et sociales**. Les filières Lettres, Langues étrangères et Arts correspondent à la catégorie **Lettres - langues - art**. Enfin, **Sciences - technologie - santé** comprend les filières Chimie, Informatique ou encore Sciences de la vie.

Les écarts sont assez importants entre les étudiant.e.s appartenant à ces deux catégories de filières d'études puisque qu'on observe 21 points de différence pour la télévision et 17 points d'écart en ce qui concerne les journaux imprimés payants. Par ailleurs, comme vous pouvez le constater sur ce graphique, cette même tendance s'applique au sein des pratiques informationnelles les plus marginales, comme l'utilisation des réseaux sociaux. En comparaison avec la figure 1, ces deux catégories de filières sont donc respectivement surreprésentées et sous représentées dans l'emploi des quatre supports cités (64% pour les journaux imprimés payants, 31% pour ceux gratuits, 37% en ce qui concerne la télévision et enfin 5% pour les réseaux sociaux). Nous pouvons effectuer un parallèle entre les résultats

énoncés et des calculs complémentaires réalisés dans le cadre de l'enquête. En effet, il en ressort que les étudiant.e.s inscrit.e.s en Économie-droit-gestion mobilisent en moyenne 3,57 moyens d'information sur les 7 propositions de réponses données contre 2,88 pour celles et ceux en Sciences-technologie-santé.

Ces différences dans les résultats peuvent facilement s'interpréter puisque les thématiques liées au Droit et à l'économie évoluent très vite. Afin de travailler leurs cours, ces étudiant.e.s doivent par conséquent s'appuyer sur l'actualité. En ce qui concerne les filières inscrites dans la catégorie des Sciences-technologies-santé, leur programme est beaucoup moins ancré dans l'actualité que les autres filières considérées, pouvant alors expliquer ces écarts.



Si la filière d'inscription est une variable importante dans la prise en considération de disparités dans la fréquence de mobilisation de l'information; le niveau d'études, quant à lui, sert à montrer que les supports utilisés diffèrent en fonction de l'année atteinte. En effet, si nous nous reportons aux moyennes calculées du nombre de moyens d'information mobilisés entre la première et la cinquième année post-bac, ces dernières sont comprises entre 3,07 et 3,15 sur 7. Ainsi, ce qui change au fil des années d'études, ce n'est pas la quantité d'actualités consommées, mais les supports mobilisés. La figure 4 reprend les trois exemples les plus pertinents. On y observe des tendances nettes dans la consommation quasi quotidienne de ces supports : plus les étudiant.e.s avancent dans les études, plus ils consomment des journaux gratuits (+10 points), alors que la mobilisation de journaux payants et de la télévision vient à diminuer (-7 et -9 points).

Pour expliquer ces variations, nous pouvons dire que plus les étudiant.e.s sont avancé.e.s dans leurs années d'études, plus ils/elles ont de probabilités de venir d'autres régions et d'habiter loin du lieu de leur formation. Ainsi, ces derniers.ères sont donc amené.e.s à emprunter des transports en commun où se trouvent des portants de journaux gratuits en libre service. Par ailleurs, nous pouvons expliquer la diminution des autres moyens de s'informer par une "professionnalisation" progressive : plus le niveau d'études augmente, plus il va être demandé des travaux d'ordre pratique plutôt que théorique aux étudiant.e.s, requérant donc moins de références tirées de l'actualité. Enfin, dans la continuité du paragraphe précédent relatif à l'influence du lieu d'habitation des individus; plus le niveau d'études

augmente, moins ils/elles sont amené.e.s à vivre chez leurs parents et/ou tuteurs, diminuant alors la mobilisation de la télévision comme moyen de s'informer en raison d'une influence des pratiques parentales qui s'estompe.

Nous venons donc de montrer que s'informer est une pratique socialement située chez les étudiant.e.s, voyons désormais les conséquences du suivi de l'actualité sur leurs résultats universitaires.

### Trop s'informer peut nuire aux résultats de fin d'année

Multiplier les moyens de s'informer permet-t-il d'améliorer ses résultats ? La réponse est non, et la figure 5 en est la preuve. D'après ce tableau, moins les étudiant.e.s mobilisent de moyens d'information, plus ils ont de probabilités de valider leur année avec une moyenne élevée.

Figure 5. Influence du nombre de moyens d'information mobilisés sur la moyenne obtenue au cours de l'année universitaire 2019-2020

		Moyenne obtenue au cours de l'année universitaire 2019-2020				Total
		Entre 10 et 12	Entre 12 et 14	Entre 14 et 16	16 ou plus	
Nombre de moyens d'information mobilisés	0	25%	31%	25%	12%	100%
	1	26%	34%	23%	7%	100%
	2	26%	37%	23%	6%	100%
	3	26%	39%	23%	6%	100%
	4	29%	36%	22%	6%	100%
	5	30%	38%	20%	5%	100%
	6	32%	36%	18%	3%	100%
	7	33%	34%	18%	4%	100%
Total	27%	37%	22%	6%	100%	

**Champ et source :** Enquête du collectif POF sur les usages sociaux du numérique des étudiant.e.s au sein des Universités du Havre, de Grenoble et de Brest (n = 9995).

**Lecture :** Les étudiant.e.s mobilisant 7 moyens d'information sont 33% à avoir validé leur année universitaire 2019-2020 avec une moyenne comprise entre 10 et 12/20.

Si cette conclusion peut paraître à première vue paradoxale, son explication est pourtant simple. Aujourd'hui, la diversité des écrans employés additionnée au télétravail durant la pandémie de Covid-19 a accentué l'utilisation du numérique chez les étudiant.e.s. L'accès à une multiplicité de sites internet conduit à une augmentation du temps d'utilisation du numérique à travers les réseaux sociaux, les jeux mais aussi les sites sur l'actualité. Toutefois, on sait que pour ces étudiant.e.s, ce temps passé sur ces sites entre en compétition avec le temps de travail universitaire. Cette surmobilisation de l'attention par les outils numériques les empêche de se concentrer sur leurs études [9], faisant ainsi baisser leurs moyennes universitaires. Les résultats de notre enquête montrent notamment que 25% des étudiant.e.s ne mobilisant aucun moyen d'information ont validé leur année d'étude entre 10 et 12 de moyenne contre 33% pour ceux utilisant 7 sources. *A contrario*, si 12% des sondé.e.s ont obtenu leurs deux semestres avec 16 ou plus de moyenne en n'employant pas de moyen de suivre l'actualité, 4% les ont décroché avec la même moyenne, mais en utilisant 7 supports d'information. Ainsi, alors qu'il était attendu que la réussite universitaire soit proportionnelle au nombre de moyens d'information mobilisés, ces derniers peuvent en réalité pousser à la baisse des résultats par une prise d'attention importante.

\*\*\*

Les résultats quantitatifs de cette enquête mettent donc en évidence que la mobilisation de moyens d'information est une pratique belle et bien différenciée et régie selon diverses variables. De cette manière, si la caractérisation des étudiant.e.s en tant que *digital natives* par rapport aux supports informationnels les plus mobilisés peut faire débat, certaines pratiques dématérialisées se distinguent nettement : c'est le cas de la télévision, employée plus fréquemment par les étudiant.e.s de classes populaires et résidant chez leurs parents et/ou tuteurs. S'il existe beaucoup d'autres variables à prendre en considération pour expliquer ces différences dans la consommation de l'information entre étudiant.e.s, la filière et le niveau d'études ne doivent pas être négligés. En effet, alors que la première tend à mettre en évidence des données quantitatives et de fréquence; la seconde variable expose des liens plus qualitatifs dans la mobilisation de l'actualité. Enfin, contrairement à ce qu'on l'on pourrait penser, utiliser beaucoup de supports afin de s'informer ne peut aller de pair avec une moyenne élevée en raison d'une compétition de l'attention entre l'apprentissage des enseignements prodigués et la capacité à se tenir informé.e. Si cette enquête a permis d'explorer diverses pistes de réflexion, nous pourrions la prolonger avec des méthodes qualitatives afin de confronter nos explications au vécu des étudiant.e.s.

### Références

[1] Prensky, M., (2001), "Digital Natives, Digital Immigrants", *On the Horizon*, MCB University Press, Vol. 9 No. 5, 6 p.

[2] Granjon F., Le Foulgoc A., (2010), "Les usages sociaux de l'actualité. L'Expérience médiatique des publics internautes", *Réseaux*, n° 160-161, p. 225-253.

[3] Bourdieu P., (1984), "La jeunesse n'est qu'un mot", *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, p. 143-154.

[4] Boyadjian, J., (2020), "Désinformation, non-information ou sur-information ? Les logiques d'exposition à l'actualité en milieux étudiants", *Réseaux*, vol. 4, n°22, p. 21-52

[5] Grossin B. (2020), "Covid-19 : le traitement des médias jugé à la fois utile et anxiogène", *France culture*. Disponible sur : <https://www.franceculture.fr/medias/covid-19-le-traitement-des-medias-juge-a-la-fois-utile-et-anxiogene>.

[6] Goulet V., (2010), *Médias et classes populaires. Les usages ordinaires des informations*, Paris, INA Éditions

[7] Comby J.-B., Devillard V., Dolez C. Rieffel R., (2011), "Les appropriations différenciées de l'information en ligne au sein des catégories sociales supérieures", *Réseaux*, n° 170, p. 75-102.

[8] Darmon M., (2006), *La socialisation*, Armand Colin, coll "128", Paris, 128 p.

[9] Kessous E., Mellet K., Zouinar M., (2010), "L'économie de l'attention : Entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur", *Sociologie du travail*, Vol 52, no. 3, pp.359-373

### Résumé

L'édition 2020-2021 de l'enquête POF sur les usages sociaux du numérique par les étudiant.e.s a permis de mieux comprendre leurs pratiques dans le cadre de la consommation d'informations. Bien que la qualification de *digital natives* peut être discutable sur ce sujet, il n'empêche que dans l'ensemble des variables sociodémographiques, quatre d'entre elles se sont nettement démarquées au cours du traitement des données quantitatives. Ces dernières correspondent à la PCS, au lieu de résidence, à la filière et au niveau d'études. Par ailleurs, nous avons souhaité élargir ce sujet en regardant l'influence de la quantité de supports informationnels mobilisés sur la réussite universitaire, ces deux variables étant inversement proportionnelles.

### Mots-clefs

Étudiant.e.s, enquête par questionnaire, actualités, moyens d'information, socialisation, classes sociales, lieu de résidence, filière d'études, niveau d'études, réussite universitaire